

Fernand Toro

Mélanie, amour et châtiment



Du même auteur :

(*) titres épuisés

– Traité de psychopédagogie du Français langue vivante étrangère
« Notre pain quotidien »

Tome 1 (*) La matière

Tome 2 (*) La manière

Aux Editions Bénévent

– Le besoin de mourir – roman sentimental

– Ainsi va le monde – roman historique

Odyssée d'un mousquetaire de la République

1^{ère} partie – Pas vu, pas pris

2^{ème} partie – Pris, pas vu

Sur le net – Edilivre

– Chantons la vie, dansons l'amour

Récits et poèmes suivis d'un dictionnaire de l'amour

– 2017 L'année terrible

Autopsie d'un désastre annoncé

Essai

Couverture

Dernier printemps. Des fleurs

pour Mélanie

Composition et présentation
Anne-Sophie et Pascal Hennion-
Feys

Aveu au lecteur

– deux opus pour une même composition –

Le roman propose au lecteur :

« Mélanie, amour et châtiment »

Il se poursuit par un recueil d'aphorismes. Les deux opus d'une même composition se présentent comme un miroir à deux faces, non pas opposés, mais cousus en symbiose.

Leur lecture, salutaire, ininterrompue, accorde une vision d'ensemble identique, tant les sujets développés, comme leurs significations profondes, procèdent d'un faisceau de réflexions jailli d'une même source.

Mélanie, un corps et une âme. Une existence. Avec ses joies, ses drames, ses moments inévitables : la vie et son contenu, les sentiments, ses impertinences et ses confidences, ses désaveux, ses absurdités, sans oublier la mort. Bref, la destinée.

Précisément les mêmes thèmes abordés par le roman sentimental et le recueil d'aphorismes.

Mélanie refoule l'abstrait du monde invisible qui interpelle sans nous marquer significativement. Par contre, elle nous émeut et recueille toute notre sympathie, par la leçon active de vie et de tendresse qu'elle nous offre de l'histoire d'une destinée visible.

F. Toro

1

Les amours fleuries

« Le simple fait d'être en vie est une volupté »

Virginia Wolf
(Les Vagues)

– HEUREUSE, JE SUIS HEUREUSE, TRÈS HEUREUSE...

Le jardin semblait sauvage. Plantes et fleurs, taillis et arbustes poussaient en toute liberté, hors des pas des hommes, soumis aux lois de la nature. L'herbe folle avait envahi les allées au tracé désormais incertain, sans vergogne et sans rencontrer de résistance. Depuis longtemps, le jardinier ne se montrait plus ; la végétation régnait en maître, resplendissante de santé, grisée d'indépendance, dans une débauche de formes et de couleurs. Le jardin paraissait abandonné, banni, privé d'avenir. Pourtant il vivait, en rien perturbé, en tout exubérant, nullement contrarié. Il triomphait, depuis longtemps adapté à la furie des éléments et des hommes. Il servait de refuge doré à une multitude grouillante de vitalité et de soif de s'épanouir. Le monde proluxe des insectes et la végétation luxuriante croissaient et multipliaient avec une évidente ferveur. Les animaux domestiques le parcouraient sans crainte d'être dérangés, ponctuellement, dans un silence à peine rompu par les trilles étourdissantes des rossignols en concert, ponctuels, la saison des amours venue. Nous étions au printemps. L'air tiède et caressant embaumait et stimulait la joie de vivre.

– Heureuse, je suis heureuse, très heureuse...

Mélanie, une voix d'enfant à l'intonation chargée d'une ardente

allégresse, exprimait, le cœur plein de reconnaissance, la tendresse qu'elle ressentait à l'instant. Châtaines, yeux d'un noir étincelant, soulignés par un cerne bleuâtre contrastant, hérité des jeux de l'amour, elle retrouvait une respiration apaisée, tout en défroissant sa jupe et reboutonnant son corsage. Tout juste vingt ans. Chasteté congédiée, amante adoubée, brindilles entremêlées dans les cheveux, elle savourait le bonheur que découvre une jeune personne comblée.

Elle avait tant souffert dans son adolescence que l'événement devait être marqué d'une pierre blanche et crié à tue-tête, afin de consacrer l'heure enchantée devenue inoubliable.

A ses côtés, tout aussi ému et émerveillé, un gosse de dix-neuf ans, découvrant le vertige de la sensualité et, du même coup, l'apanage de l'adulte en pleine possession de ses moyens, arrivé au terme d'une métamorphose compliquée, Jonathan, blond aux yeux bleus, mûri lui aussi par les difficultés de la vie à surmonter coûte que coûte, discret, un peu secret même, la tête posée sur la poitrine qu'il venait de caresser maladroitement, savourait l'inertie solennelle d'un corps repu de plaisirs en état d'apesanteur.

Ils venaient de s'aimer dans une étreinte effrénée, où les gestes les plus extravagants contribuent au transport des plaisirs et au recueil de satisfactions délicieuses. Le soleil au zénith pour témoin ils s'étaient donnés sans complexe, sur cette couche nuptiale improvisée, dans ce jardin clos totalement dérobé, à l'écart de la grande bâtisse attenante sur le toit de laquelle nichaient et roucoulaient d'aise deux tourterelles éprises de liberté.

– Heureuse, je suis heureuse, très heureuse...

C'est Mélanie qui, pour la troisième fois, avouait sa joie de vivre. Elle jouait, de ses doigts effilés, avec un collier de perles ayant appartenu à sa mère et dont l'orient paraissait terne en comparaison de la peau éclatante et nacrée de la poitrine rebondie sur laquelle il reposait. Jonathan, comme émergeant d'un brouillard assoupissant, en rabat-joie, jaloux d'un aveu claironné, de remarquer aigri :

– Je finirai par le savoir que tu es heureuse. Tu es parfaite comédienne pour trahir les exploits les plus intimes. Tu étais nymphe et moi satyre je suppose.

– Oh, toi ! Il faut toujours que tu me coupes la chique. Le jour où tu seras content les poules auront des dents. Est-ce que seulement je te plais ?

– Ne t'en déplaie, oui. Physiquement, sentimentalement, globalement quoi !

– A ta façon sans aucun doute. Je te reconnais beaucoup de qualités. Mais je me demande parfois si la souffrance d'une personne ne te provoque pas du plaisir, plus que sa joie. Si l'amour ne te serait pas tout aussi attractif que répulsif.

– En voilà d'un jugement blessant. Tu sembles avoir subitement un trou de mémoire d'un noir d'encre de sèche effarée. J'ai toujours été là pour partager tes chagrins, t'encourager et t'aider à voir la vie en rose, m'associant à tes peines, ne demandant qu'à partager ton avenir.

– D'habitude fermé comme une huître, tu n'hésites pas à te confesser pour t'accorder un satisfecit au passage. Sachant les dures épreuves que j'ai traversées tu as su soulager mes maux. J'ai convenu, j'ai apprécié et j'ai marqué plus que de la reconnaissance. Tu as droit au meilleur de moi-même sans restrictions et sans remords.

– Alors pourquoi laisser supposer que je te déteste tout en t'aimant.

– Ah ! Les grands mots ! Tout de suite le mélange des genres. Encore que rien n'est impossible. Les hommes sont tellement prudents qu'ils préfèrent un bonheur facile à décrocher à des amours tortueuses et torturantes.

– Faisons une fois de plus la paix. Nous avons besoin l'un de l'autre et nous ne pouvons pas nous passer l'un de l'autre.

En effet, Mélanie, privée de jeunesse enthousiaste, devait traverser une adolescence malheureuse. De son côté, Jonathan, à peine mieux doté par le sort, ne vivrait guère une enfance heureuse. Tous deux rêveraient longtemps de rencontrer la chance. Elle, ne craignant pas de s'exposer, de faire valoir son cœur généreux et son aptitude à prodiguer des attentions délicates. Lui, plus réservé, hostile à la pitié, préférant, à la manière d'un oiseau blessé, un coin privé de secours à une main secourable qui restreint votre liberté. Non, la chance ne leur avait pas souri. Mélanie, pendant des années, marchait vers un horizon sombre. Essuyant, comme par une récurrence acharnée, une accumulation d'épreuves cruelles. Pourtant enfant unique d'une famille à l'abri du besoin, le berceau que le hasard lui attribuait à la naissance, assurait, de prime abord, un départ dans la vie gâté de bonnes surprises. Ses parents, commis de l'Etat, ne craignaient pas les incertitudes du lendemain. Son père,

directeur des Postes, pouvait lui consacrer temps et prévenances. Il adorait sa fille qu'il appelait « la fleur ». C'est dire combien il l'entourait d'affection et d'admiration. Sa mère, institutrice, surveillait son instruction et se proposait de parfaire son éducation. Peut-on souhaiter un meilleur laboratoire familial pour accompagner une petite fille lancée à la poursuite de la vie, exigeant croissance et épanouissement ? Mais une enfant unique ne se trouve pas forcément prémunie contre la nécessité de partager, de pratiquer l'entraide, de se défendre, de subordonner les autres enfants à ses caprices, à ses volontés, à son souci d'autonomie. Les vertus morales, par méconnaissance de leurs valeurs, subissent l'ascendance artificielle des prospérités matérielles. Cette distinction des comportements sociaux s'inverse et s'observe davantage dans les familles nombreuses que là où un enfant seul au foyer n'a pas à craindre de devoir prendre rang ou se soumettre, égaillé parmi toute une progéniture.

Cependant, l'enfance n'est qu'une étape de la destinée enserrant pêle-mêle, risque d'infortune, aléas fâcheux, circonstances heureuses et événements favorables. Et là Mélanie essuierait un choc émotionnel des plus cruels, aux conséquences imprévisibles. Le malheur frappait douloureusement. Elle perdait sa mère au moment crucial de sa croissance. La plante, jeune et saine, ivre de soleil et de grand air, voyait disparaître sa racine principale, son soutien, son guide. Elle n'avait que onze ans. Son père, aidé de la sœur de sa femme, la tante de Mélanie, veillerait désormais, de son mieux, sur sa fille.

Comme un malheur ne vient jamais seul, deux ans plus tard, miné par le chagrin et la maladie, le père, à son tour, tirait sa révérence. Il rejoignait sa femme, ultime bonheur pour deux personnes s'étant beaucoup aimées, mais laissait une fille orpheline totalement désemparée. Treize ans à peine et un destin abrupt à escalader, une paroi toute en obstacles à franchir sur le long terme. Des difficultés semées d'embûches piègent votre route. Vous devez faire face, en comptant d'abord sur vos propres moyens, en usant ensuite de votre volonté pour vous accrocher coûte que coûte.

Le jardin où elle se trouvait en ce moment était celui de son enfance. Cadre merveilleux de ses jeux et souvenir de moments adorables passés auprès de ses parents. Au plus loin que remontait la mémoire de ses jeunes années, elle ne retrouvait que joies et rires. Elle ne l'habiterait encore que deux ans, cette villa, aujourd'hui délabrée, d'apparence inanimée, qui jouxtait le jardin.

Sa tante mourrait d'une longue maladie qui ne pardonne pas, expirant en paix, ayant en son âme et conscience, essayait de bâtir l'avenir proche de sa nièce. Cette dernière souffrance la changeait. Désormais elle se sentait une grande jeune fille...

C'était il y a dix ans.

Si on ne peut revenir en arrière pour remonter le temps, se rappeler le bonheur ravigote en apportant des stimulations réchauffantes.

– « Coucou Mélanie. Je suis là. Ta rêverie semble avoir un gabarit exceptionnel. Comme je ne dispose pas de mètre étalon approprié, je ne peux pas la mesurer. »

Jonathan, se trouvant bien seul depuis un long moment, venait de rompre le silence engourdissant qui les enveloppait. Il voulait partager sa bonne humeur retrouvée. Mélanie avouait :

– « Je me revoyais par la pensée dans ce jardin, il y a quelques années. Que d'eau a passé sous les ponts depuis la mort, dans cette maison, de ma tante et de mes parents. Beaucoup de deuils et de larmes, c'est pourquoi je ne m'y plaisais plus. »

De fait la villa tombait en ruines. Spacieuse, dix pièces sur deux étages, escalier de chêne massif en colimaçon, des boiseries travaillées, salon parqueté, une salle de bains en marbre de carrare, une véranda ouvragée, deux balcons type Renaissance, autant d'atours inscrits dans la pierre, de nature à embellir une maison de maître conçue et édifiée par les parents de Mélanie. Aujourd'hui quasiment à l'abandon, elle servait par intervalles de retraite idéale à nos deux amoureux en quête d'un abri discret. Parce que conforme à leurs vœux d'indépendance et qu'ils pouvaient se plaire ici, se butiner réciproquement, assouvir leurs désirs sans être esclaves de convenances à se concilier. Ils y passaient de temps à autre un week-end, ou tout simplement déjeunaient sur l'herbe sous forme d'un pique-nique improvisé. Deux cœurs accordés.

Le cadre aurait sans doute inspiré un poète mais eux, n'envisageant pas de transformer leur âme, appréciaient la tranquillité qui les entourait ainsi que les moments enchanteurs qu'ils recueillaient, fruits d'échanges ardemment recherchés.

Jonathan reprenait :

– Te souviens-tu du jour où ma bonne étoile m’a guidé vers toi et que tu m’as ouvert ton cœur par des paroles douces et mélodieuses ?

– Comment l’oublier ? Hardi comme un bouc déchaîné tu me disais que « mes baisers mettaient fin à ta souffrance ». Et comme je confirmais que « tu m’embrassais bien », tu m’as répondu « je fais très bien beaucoup de choses ». Amant prétentieux plutôt que passionné.

– Peut-être ai-je manqué de la plus élémentaire psychologie. Mais n’ayant pas d’aventures à mon palmarès, je ne pouvais comparer, même si je n’en faisais pas état, tandis que toi tu laissais supposer, agissant à la manière d’un président de jury, que tu pouvais qualifier et noter un candidat confronté aux épreuves pratiques de l’amour.

– Comme tu y vas ! Si je n’ai pas aimé ton simulacre de verdict, tu as su me toucher en évoquant les songes et les nuits d’insomnies où tu baisais mes yeux, mes lèvres, où tu me couvrais de caresses qui t’apportaient d’immenses consolations et te poussaient à me retrouver très vite. J’y voyais une déclaration enfiévrée qui m’attribuait des pouvoirs magiques.

– En même temps qu’une emprise sur ma personne et mon esprit.

– Avec toi les réjouissances sont de courte durée. Pourquoi faire croire à la comédie de l’amour alors que tu en pinçais pour moi. Est-ce faux ?

– Exact. Mais le moment de recueillir des faveurs est espéré si longtemps, attendu avec tant de désir, qu’on ne réfléchit pas à la manière de rendre compte des plaisirs éprouvés.

– Grand fou, d’instinct je te suivais et mon cœur se subordonnait à tes caprices.

– Sans doute la passion nous aveuglait et embellissait nos souhaits, compte tenu de notre jeunesse.

– Voilà un jugement en différé froid et idiot. Je ne l’aime pas. Je préfère les mots tendres. Je ne me lasse pas de les entendre. Si tu me les répètes, je suis prête à te suivre au bout du monde.

Jonathan devait se persuader, pour s’ouvrir en confiance, que sa compagnie plaisait et qu’il était capable d’être aimé. Sans doute de la timidité ou de la retenue équivoque aux yeux de ceux qui ignorent cet embarras éprouvé par celui qui ne parvient pas à exprimer des sentiments personnels gardés pudiquement. Ce comportement l’avait toujours tenaillé. Se savoir aimé reste un facteur essentiel de la relation d’amour. Il

aiguillonne, il aide le cœur à battre le rappel des sens, il renforce la confiance.

Jonathan n'additionnait pas autant de souffrances que celles endurées par Mélanie. Il avait eu cependant sa part de misère à résoudre, de handicaps à surmonter et de moments difficiles qui le défiaient. Bien sûr, Mélanie, pratiquement seule à quatorze ans, représentait le comble de l'abomination. Avec la mort de sa tante elle se retrouvait sans famille. Elle savait désormais que son nom patronymique s'éteindrait avec elle. Comment, dans ces conditions, oser s'apitoyer sur son cas ? côté caractère il ressentait l'impression, mal à l'aise dans ses fréquentations, d'être toléré, accepté comme s'il faisait partie des meubles. Il finissait par croire qu'il était un pis aller lorsque lui échoyait une bonne occasion de se mettre en valeur. Pourtant il débordait d'excellentes intentions. Il s'estimait incompris et frisait la misanthropie. De fil en aiguille, il préférait l'escalier à l'ascenseur. La difficulté le rassurait, l'ombre lui convenait, l'anonymat renforçait sa vigueur. Quel contraste entre Mélanie et lui ! Toujours gaie, vive, sociable, elle se plaisait au milieu des gens et nouait facilement des amitiés. Lui, réservé, souriant à la condition de s'y trouver encouragé, finissait par devenir fréquentable grâce au doigté et aux attentions affectueuses déployées sans compter par Mélanie. Elle savait l'apprivoiser et le mettre en confiance. A ses côtés, mieux encore dans ses bras, il devenait tout autre. Une transmutation de la personnalité lui apportant un développement inattendu d'avantages, au physique comme au moral. Ses traits s'éclairaient et sollicitaient des faveurs. Ses manières devenaient enjouées. Sa conversation recherchée désennuyait agréablement. Sans exagération Mélanie accomplissait des miracles. Pas le moindre découragement de sa part devant la nécessité de répéter les soins car les rechutes, quoique espacées, réapparaissaient lorsqu'une situation ou un propos provoquait une réaction malencontreuse. Oui, Mélanie l'avait reconstruit. Il lui devait ce qu'il était devenu : compagnie recommandable, bonne impression au premier contact, quêteur d'une vie intérieure réservée qui n'exclut pas la recherche constante du bonheur.

Repris par le présent et le souvenir des moments anciens, que leur présence dans ce jardin à l'allure mystérieuse poussait à évoquer, Jonathan, allongé près de Mélanie, gardant sa main prisonnière de la sienne, chuchotait, romantique :

- Tu te souviens de notre première rencontre ?
- Comment pourrais-je l'oublier ? Je suis une pauvre victime innocente.
- Toi, victime innocente ?

Comme le diable mis en appétit par une oie blanche, tu voulais te régaler.

- Pas du tout. Le destin frappe à la porte sans rendez-vous. Nous prenions, chacun par une extrémité, le même passage clouté. C'est donc bien le hasard qui nous a fait rencontrer.

- Peut-être mais c'est toi qui m'a adressé la parole.

- Pour demander un service, la direction d'une adresse. Et tu m'as dit « je vais par là. Vous n'avez qu'à me suivre ».

- Politesse et entraide, rien d'autre. Là-dessus tu me réponds « vous suivre ou marcher à vos côtés ? ». Tu cherchais à m'allumer, avoue...

- J'ai vraiment fait un effort pour arriver à sortir des mini phrases qui ne visaient qu'à paraître suscitées par une camaraderie désinvolte. Aucune arrière-pensée. J'en étais bien incapable, méfiant par nature et doutant de moi par plus d'un côté. Et tu en sais quelque chose !

- Oui mais là tu t'es surpassé. Tu m'as dit « si ça se trouve nous allons au même endroit ». Et comme je t'ai répondu « c'est impossible », tu m'as coupé le souffle en affirmant « en principe, c'est impossible mais impossible n'est pas Français ».

- Toujours est-il qu'on a visité une galerie d'expositions consacrée aux peintres flamands, puis pris une chope dans une brasserie se trouvant sur le chemin.

- Pour moi, le plus mémorable c'est que nous avons passé ensemble plusieurs heures sans voir le temps filer, bavardant, riant, nous racontant des pans entiers de notre adolescence. La nuit est survenue alors que nous nous détendions sur un banc public d'un square, devenu à mes yeux le plus sympathique et le plus ravissant des squares.

- Je reconnais m'être sentie gênée dans ce parc sans éclairage disparaissant presque sous les feuillages de grands arbres aux formes inquiétantes. A une heure crépusculaire et seule avec un jeune homme que je trouvais rassurant.

- Tout s'est bien passé. Nous avons convenu que la solitude occupait une vilaine place dans notre horizon et que, n'était-ce notre jeunesse pour

fortifier notre courage et éloigner tout pessimisme, la neurasthénie pouvait causer des ravages détestables.

– Bon départ sans doute. Mais hélas ! Cela n'a pas duré. Notre conversation surfait sur des propos bon enfant, toi abîmée dans le deuil de tes parents toujours présents et regrettés, moi résumant ma vie de famille entre un père rigoriste, dur avec ma mère et mes neuf frères et sœurs. Un contraste frappant, un assortiment des bizarreries que l'existence s'ingénie à semer ici et là. Tout allait pour le mieux et nous semblions, par nos petits rires et nos questions, relancer l'intérêt ressenti à faire ample connaissance et à bavarder librement.

– Jusqu'au moment où, appréciant la sollicitude que tu me montrais ainsi que l'envie de mieux te connaître, je t'ai dit « Vous êtes une bonne pâte ». Tu t'es cru tout permis et tu m'as répondu...

– Je ne l'oublierai jamais « Je veux bien vous donner ma pâte à modeler si vous m'invitez chez vous ». Et vlan ! Tu m'as giflé me traitant de « personne insolente ». « Si vous ne savez pas parler à une jeune fille, prenez un interprète ». Ça partait plutôt mal. Je t'avais bêtement offensée.

– Avoue que tu l'avais cherchée cette gifle, à mes yeux justifiée et répondant à un besoin de me soulager tout en mettant les points sur les i.

– J'ai donné sûrement une piètre idée de moi. Je me trouvais sur le moment lamentable. Je n'avais pas mesuré la portée hasardeuse de mes paroles. Avant tout je cherchais à plaire en faisant fausse route. Aujourd'hui je dis péché de jeunesse, pas toujours mignon. Dans la minute qui a suivi, j'ai pensé que tout était perdu et que tu allais te lever et disparaître à jamais.

– Non. J'ai deviné que ma gifle te fâchait. Tu n'étais pas vraiment heureux chez toi entre les chamailleries perpétuelles de tes parents et le peu d'espace laissé à ton intimité au milieu de ta nombreuse famille. De mon côté, tristement seule et désespérée, n'ayant pour univers propre qu'une lutte de survie quotidienne face à tous les problèmes épineux de la vie, je me devais de minimiser la portée de ta réflexion dépassée.

– Et dans un geste d'apaisement qui sied à la bonne volonté féminine, tu m'as dit « Il suffit. Peut-être nous reverrons-nous Jonathan. La camaraderie peut conduire à l'amitié à la condition de ne pas brûler les étapes ». Humiliant. Me donnant de mon prénom j'ai pensé que tu ne me gardais pas trop rancune de mon incartade.



Mélanie fermait les yeux, semblant savourer le passé. Jonathan la regardait à la dérobée et ses pensées se bousculaient. Dix ans avaient passé. A présent mari et femme, épris l'un de l'autre comme au premier jour, ils ronronnaient dans l'insouciance. Elle paraissait inchangée. Même coiffure, même silhouette, même caractère. Toute aussi merveilleuse, toute aussi désirable. Des yeux expressifs, un teint de pêche, des traits gracieux, une poitrine naturellement mise en valeur par un bustier altier tirant sa vigueur d'une démarche particulièrement harmonieuse. Son caractère gai, sa grande générosité, son inclination à soulager la souffrance d'autrui demeuraient intacts. Pas une ride au physique, pas un bémol au moral. De surcroît tout aussi disponible et amoureuse qu'aux premiers jours. Si quelque part un vilain petit canard barbotait en eau malpropre, c'était lui, Jonathan. Devait-il la réveiller et tout lui avouer, ne méritant pas la confiance aveugle et les soins affectueux qu'elle lui prodiguait en amante innocente ? Plus tard, plus tard. Voilà bien le manque de courage de l'homme pour ne pas dire l'absence de délicatesse dans le comportement conduisant à des débordements monstrueux, alors même que la chance s'offre de cesser de faire du mal à la personne au monde qui vous veut tant de bien et qui est prête à vous abandonner le reste de ses jours pour se consacrer à votre bonheur.

Si Jonathan devait interrompre le somme léger que Mélanie s'octroyait dans ce jardin en bonne conscience il lui crierait : « Mélanie, je ne te mérite pas ». Juste reconnaissance mais aveu si large qu'il prête à de multiples interprétations. Et puis, se connaissant et Mélanie plus encore, donc le sachant incapable de dévoiler ses sentiments ou de servir un compliment, n'aurait pas manqué de répondre, intriguée :

– Enfin Jonathan ! Voilà une déclaration agréable à entendre, mais tu as mis un temps infini à laisser parler ton cœur.

Il arrêta spontanément cette remontée dans le temps qui rajeunit l'esprit tout en ranimant des instantanés inoubliables d'une tranche de jeunesse à jamais envolée. Il n'avait pas quitté des yeux le visage paisible aux contours réguliers que le sommeil du juste, à cette heure, accordait à Mélanie. Belle et tranquille, étendue à même le sol matelassé d'herbes et de

fleurs dans ce jardin hospitalier, clos et isolé, elle captait les tentations refoulées dans le subconscient. Jonathan ne put s'empêcher d'effleurer de ses lèvres la bouche vermillon qu'il lui semblait approcher pour la toute première fois. Geste sans cesse recommencé qui ne connaît ni la satiété ni le découragement. Foi inextinguible, le baiser transforme l'espérance grisante en bonheur achevé. Il redoublait son signe d'amour de façon plus appuyée. Cette fois Mélanie entrouvrait les yeux, réalisait la signification du baiser chaudement déposé, participait généreusement à l'échange d'affection. Etreintes et caresses alternaient sans que ne survienne le moindre essoufflement.

Ils s'aimèrent avec fureur, l'inspiration précédant la passion, la possession, et cette dernière annihilant toute volonté contrariante. Naissaient de nouvelles réflexions rendant obsolètes les pensées antérieures. La vie paraissait alors une outre gonflée d'air qu'une simple piqûre d'aiguille venait de vider des velléités les plus pesantes. Les yeux remplaçaient le jugement et les mains confirmaient qu'ils avaient fait le bon choix. La pudeur ravalée au rang de parasite accroît le désir, donne des ailes à l'amour et l'oblige à des exploits. Cercle connu : apparition, miracle, bénédiction, béatitude. Un dernier baiser fougueux et les corps dessoûlés retrouvaient une autonomie engourdie.

– Qu'est-ce qui t'arrive Jonathan ? Un problème ?

Il faut dire que Mélanie lisait à demi dans les pensées et s'inquiétait des réactions inopinées de Jonathan, lesquelles, le plus souvent, modifiaient son humeur ou précédaient des annonces perturbatrices.

– Je regardais la belle au bois dormant se reposer et je revoyais en play-back notre rencontre sur ce passage clouté qui déroulait le tapis rouge, nous offrant le plus beau tremplin souhaité pour un départ en rose dans la vie.

– Il est exact que personne, à nous entendre, n'aurait misé un centime sur nos chances de nous mettre en ménage.

– Et pourtant six mois plus tard nous étions mariés. Le coup de foudre existe bel et bien.

– Là encore tu n'as pu t'empêcher de balancer des vanes. C'est plus fort que toi. A te croire ennemi d'un bonheur qui s'affiche.

– Libre à moi de préférer la mort au mariage, non ? Surtout claironné sur le mode de la plaisanterie, pourquoi en prendre ombrage ?

– Peut-être mais annoncer à brûle-pourpoint « Mélanie je veux

t'épouser pour t'avoir à moi seul et te chérir tendrement sans interruption ». Une belle déclaration d'amour. Mais pourquoi ajouter « Bien que je préfère la mort au mariage » ?

– Je te l'ai avoué « À mon mariage, tu seras l'objet de tous les regards et je compterai moins que toi. Tandis qu'à ma mort j'aurai le premier rôle ». Alors pourquoi me blâmer ?

– Parce que, une fois de plus, tout a failli dérapé. Se sont emmêlés malentendus, philosophie, interprétations et déductions personnelles. Et que j'ai en horreur tout ce qui s'apparente à de l'égoïsme.

– Je n'ai pas varié d'un iota ne t'en déplaie. Libre à moi de penser que l'avenir de mon âme m'importe plus que ce que pourraient devenir, après moi, l'océan, le ciel, la forêt...

– Oui mais il y a la façon de le dire « L'océan peut se vider, le soleil disparaître, tout cela m'indiffère et d'ailleurs, à ma mort, sortent de mes écrans et de mes préoccupations ». C'est grotesque.

– Tu vois. Ça recommence. Vraiment je n'ai pas la chance de te plaire, pas plus aujourd'hui qu'hier et sans aucun doute que demain. Tu attends que je me corrige et je ne me vois pas de défaut. Que faire ?

– Penser un plus à moi et cesser d'être inutilement méchant.

– Si tu pars dans les reproches, on n'est pas sortis de l'auberge. Si tu me trouves méchant, c'est que tu souffres. Si c'est le cas, je ne me rends pas compte que je te fais de la peine. Et si je souffrais moi aussi ?

– Arrête Jonathan. La journée a bien commencé. Nous avons tout pour être heureux. Pourquoi gâcher les moments de bonheur que nous pouvons nous offrir et partager dans la joie, sans souci et sans restriction, si nous le voulons.

Une fois de plus il s'enfermait dans la bouderie. Le dérapage contrôlé ; toute sortie de route se trouvait écartée. Les blessures, légères et prévisibles, se résorberaient. Lot de consolation, nullement rancunière, Mélanie oublierait l'incartade et, sauf maladresse de sa part, n'y reviendrait pas. Combien la course au bonheur est loin d'être un fleuve tranquille ! Qu'on le trouve ou qu'il se dérobe, on va d'un embêtement à un autre. Sans le faire exprès Jonathan possédait un don involontaire d'associer plaisir et déception, deux contraires qui bouleversent différemment les sentiments. Peut-être poussait-il à l'extrême l'expression de la sincérité dans ses élans amoureux, sans parvenir à

convaincre. Mélanie voyait dans la fidélité des engagements le must absolu des relations durables. Cette commune loyauté formait la pierre angulaire de leurs liens matrimoniaux. Elle répondait de la solidité d'un destin en tout partagé. Mais pourquoi diable contrariait-il les moments les plus exquis par une parole malencontreuse ou un geste en porte-à-faux ? Démonstrations qui « coupaient la chique », regrettait Mélanie, affectionnant par-dessus tout la gentillesse. Pourtant il aimait sa femme comme au premier jour, la trouvant incomparablement séduisante et désirable.

Il se souvenait de son mariage. Il s'était enflammé pour Mélanie, nature simple, mettant immédiatement à l'aise et pétulante dans ses réparties. Ses yeux, sa bouche, sa voix, sa démarche, sa façon de se vêtir, la logique de ses opinions, tout lui plaisait, tout l'enchantait. Dans les projets il s'estimait non conforme, se voyait introverti. Son caractère taciturne clochait. Il compensait par un humour et un esprit enjoués, dès qu'il s'exprimait en confiance. Mais il ne concevait plus la vie sans elle, ne jurait désormais que par elle, la voulait à lui, rien qu'à lui, quoiqu'il puisse en coûter, même au prix d'une transformation de sa personnalité. Ce coup de foudre entraînerait quelques renoncements d'habitudes et quelques abolitions de manières. Non pas par sacrifice mais par affection. Il sut faire preuve d'adaptation. Ses performances amoureuses l'emportaient sur ses maladresses d'attitude difficiles à enrayer. La décision d'unir leurs vies fut arrêtée rapidement.

En six mois, la grande affaire bouclée, tous deux avaient gagné en maturité mais perdu en conscience. Le mariage, délicate mayonnaise, exige un sacré tour de main pour prendre et durer. Pendant six mois, Mélanie et Jonathan allaient traverser turbulences et parcours cahoteux. La maladie d'amour passe par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avant de se muer en soleil éclatant. Par obligations professionnelles les deux cœurs épris se trouvaient séparés l'un de l'autre cinq bons jours par semaine. Ils passaient ensemble les fins de semaine et les jours de fêtes. Le plus souvent chez Mélanie, puisque lui logeait en chambre d'hôtel au mois. Bien qu'éloignés par cinquante kilomètres, ils renouaient, chaque jour, les fils de la trame amoureuse. Tentant de surmonter les circonstances qui les forçaient à se penser à distance et à faire preuve d'imagination pour partager de doux aveux. Se trouver séparé de l'être le plus cher au monde ressemble à une torture insupportable. D'autant que la pénitence se doublait d'un sevrage. Privé d'un coup de la présence et de